

LE SAUMON ET LE GINSENG



Par Phan Văn Trường (JJR 64)

Un des thèmes qui reviennent très souvent dans les discussions « entre nous » lors de nos réunions amicales est l'endroit où nous passerions notre retraite. C'est certes une préoccupation majeure. Et le moment d'agir n'est pas si loin compte tenu de notre âge, ni trop avancé pour qu'il soit trop tard pour s'installer quelque part, ni trop jeune pour ne point avoir encore à y penser.

Nos amis Français, français depuis de très longues générations, nous donnent parfois l'exemple. Les formules ne manquent pas.

Certains nous font une lettre un beau matin qui nous dit : coucou, on s'est établi dans l'Eure où on a trouvé une belle demeure à retaper pour trois sous, promenade à bicyclette à deux tous les matins sur la petite route de la forêt, tout près de l'endroit où mon père avait l'habitude d'aller ramasser ses champignons savoureux. Oui, on en convient, la promenade matinale doit être une activité très saine, et les champignons sûrement très savoureux, l'affectif mis à part.

Un autre Français ami, toujours français depuis de très longues générations, qu'on croise dans le métro l'autre jour, à la sortie de la FNAC où il est allé chercher un bouquin intitulé : « Histoire de la vie privée, de l'An 1 à l'An 1000 », et qui me disait son bonheur de vivre ses premières années de retraite dans le midi de la France, contrée ô combien douce et chaleureuse, en étudiant la vie privée des gens d'un autre siècle. Oui, pas de doute, c'est sûrement chaleureux. Et très enrichissant de surcroît.

Certains d'entre nous, anciens JJR ou Marie Curie ont pu réaliser le même rêve. Mais pour tous les autres, les discussions sur l'endroit de notre retraite, de reprendre et continuer de plus belle, sans qu'une conclusion ne soit jamais vraiment tirée. Au minimum on ne bouge pas, on reste là où on est...

Que la discussion se pérennise il y a là quelque chose de latent, c'est un peu cette espèce de besoin indéfinissable comme une attente sans espérance, une espérance sans attente, de frustrations sans raison d'être, un appel qui ne porte pas son nom, une idée fixe qu'on n'arrive pas à faire jaillir, vague comme une souffrance platonique mais insinuante. C'est que nous n'avons pas quitté nos origines depuis assez longtemps pour ne pas songer à y replonger.

Il est clair que l'instinct du saumon nous empoigne tous de manière de plus en plus pressante, cet instinct si puissant qu'il parvient à faire quitter ce poisson la mer pour remonter la rivière à contre courant, parfois même à rebours des chutes d'eau vertigineuses, afin de revenir à l'endroit même de la pondaison, au prix de leur vie. Tous les saumons. Pas un n'échappe à cette obligation naturelle et un peu surnaturelle tout de même.

C'est un peu ça, l'attirance suffocante des racines et donc le besoin lancinant de retrouver l'identité originelle. C'est là qu'on se rend compte qu'exister matériellement comme on l'a toujours fait n'est que survie. La vraie vie, celle qu'on cherche, c'est de respirer l'air de sa naissance, de re-côtoyer les gens qu'on côtoyait enfant, de re-goûter toutes ces choses d'un goût étrange mais si magique que Proust appelait sa madeleine.

Et le drame d'un monde disparu à tout jamais, ces odeurs, ces bruits, ces visages encore enfouis au plus profond de l'être, et qui n'existent plus qu'au plus profond de l'être. On se croit pris de nostalgie. C'est bien plus profond, il me semble.

Cet ami de l'Eure qui re-piétine, quarante ans après, la route champignonnée de son père. Cet ami du Sud de la France qui se re-source dans sa douce France, berceau de la culture... Précieuses attaches. Allez nous dire à nous, anciens JJR, d'aller maintenant vivre dans l'Eure ...Une proposition bien drôle, drôlerie mise à part.

Mais alors où ?

Conversation surprise entre deux racines de Ginseng : l'américaine et la coréenne.

«*You know*», dit le Ginseng américain ,*"the USA are awful* , depuis que je m'y suis installé, *I do grow well, I even sell well . Good business no doubt !* Seulement ça me fait un peu mal qu'on me prend pour un produit de grande consommation alors que je suis en réalité une racine qui nécessite de mûrir avec le temps afin que les essences et minéraux puissent s'affiner et se densifier en concentration. »

Le Coréen répond : « tu as de la chance de circuler, de bouger, de soigner des gens du monde entier de ton élixir...Moi je ne suis jamais descendu de ma colline coréenne. Je suis toujours cultivé à la main, nourri par les fluides séculaires de notre peuple, par la main même des femmes et des hommes du pays. Je suis resté l'essence de la Corée ».

Et le Ginseng américain de murmurer à l'oreille du Ginseng coréen : « Tu es hors de prix. Plus qu'une racine tu es la source de notre bien-être. La source du vrai Bonheur. Celui de rester immuablement coréen. »

Alors faut-il remonter les chutes d'eau, les courants forts pour retrouver ses origines tel le saumon ? Faut-il envier ce Ginseng originel ?

De pouvoir remonter les rues de Saigon, chauffées à blanc par le soleil de midi, en déambulant sous l'ombre intermittent des tamariniers, de pouvoir s'asseoir manger une glace au coco et au durian en regardant les bicyclettes et autres vélos danser devant soi une danse indescriptible, de vivre au milieu de toute cette population qui mange et qui boit dans la rue, qui discute et échange dans la rue, qui s'attend et s'étire dans la rue..

De pouvoir revoir toutes ces couleurs de la masse grouillante, cette belle couleur trop blanche des «ao dài» papillonnant, et cette brume indéfinissable de la poussière soulevée au passage des véhicules trop pressés, de revoir ces visages paisibles des mères d'un autre temps résignées et patientes, assis sur de minuscules tabourets devant leur devanture de fortune. De rencontrer des commerces insolites qui ont le secret de vous proposer des choses profondément inutiles aux moments les plus inopportuns, mais finalement irrésistibles. De respirer profondément ces odeurs envoûtantes entremêlées, de viandes cuites, d'oignons crus et de cornichons

vinaigrés qui accompagnent les baguettes de pain estampillé à la mode du Poitou, ces odeurs qui croisent celles des « phở » bien badianés, des « mì » à base d'ail frit.

Alors faut-il faire comme ces poissons nostalgiques et regagner l'aube de la famille ?

Dilemme douloureux de gens ayant fait et refait leur vie ailleurs, construit et reconstruit leur chez soi, produit et reproduit leur modèle de vie en amalgamant au mieux les cultures. De revisiter le passé en faisant table rase du présent, de remonter les siècles en faisant une fuite en arrière, de revenir à son peuple qui a fini par vous tourner le dos, de réinventer à l'âge canonique l'art ancien d'être heureux... Peut-être bien que...

Allons, allons, le monde a changé. Il est déjà globalisé, on est tous devenu un peu, beaucoup, citoyens du monde. Ce monde qui est redevenu géographiquement pascalien, pour paraphraser ce mot célèbre du philosophe : « l'Univers dont le centre est nulle part ». Rendons-nous compte que les Malais émigrent en Australie sans raison véritable, les Hongkongais au Canada, les Anglais en Europe du Sud, les Mexicains au Texas, les Vénézuéliens à Miami, les Serbes en Italie, les Afghans en Angleterre, les Suédois en Thaïlande, les Portugais au Brésil et les Brésiliens en Guyane, les Coréens en Malaisie, les Japonais un peu partout, les Indiens où ils peuvent, et les Chinois où ils doivent... Liste indéfinie, intarissable d'un monde en mouvement, mouvement lui-même engendré par des motivations inextricablement mélangées ... des motivations qui pêle-mêle sont dictées tour à tour par le cerveau, le cœur, l'estomac, l'intellect, la culture, voire plus prosaïquement l'instinct.

Et si l'on inclut des facteurs comme la facilité de voyager, l'aisance de s'installer d'office ou clandestinement là où l'on se sent bien et de déguerpir dès lors qu'on se sent mal... où est le problème posé initialement ?

Il est bien dans nos racines, le problème.

Et ce problème restera éternel, bien ancré dans notre être et bien configuré pour nous culpabiliser encore et toujours dès lors que nous nous aventurons hors de nos limites et hors de notre temps à un âge où il faut rentrer à la maison.

Le Ginseng coréen peut dire : « je vous l'avais bien dit ! » Réplique cinglante du Ginseng américain : « Mais ta colline fait désormais partie du grand monde globalisé dans lequel un Péruvien qui ouvre son laptop pourra te faire une visite virtuelle dans ta cache même, à tout moment des fuseaux horaires. Ton monde n'est plus car il s'est fondu dans LE monde qui appartient à tous, ouvert à tous. Il n'y a plus de confinement, au mieux tu finiras trésor du monde ou patrimoine de l'humanité. Tout le monde pourra se rendre chez toi visiter le tissu même de ton intégrité et de tes origines en cliquant sur une souris, en ouvrant une fenêtre sur Google ou en sautant dans un jet à prix coûtant. »

D'un côté des sacrifices inutilement lourds pour rester culturellement étanches et de l'autre de bien tristes et futiles frustrations de s'être irrémédiablement dilué.

Drôle d'histoire qu'on se raconte là, comme celles que vivent épisodiquement toutes les diasporas.

Phan Van Truong (JJR 64)